

Mathilde Reynaudi

## Compte rendu de la séance 13 : « Uluru ou l'Aborigène sauvé par le touriste »

La séance intitulée « *Uluru ou l'Aborigène sauvé par le touriste* » soulevait la question de la conservation du patrimoine et du degré de mise en valeur des cultures locales par le tourisme. En d'autres termes, il s'agissait en fait de résoudre la problématique suivante : quel rôle joue le tourisme sur l'identité et le développement des territoires ?

A partir de cette étude de cas sur la situation australienne, les intervenants se sont employés à éclaircir et débroussailler un sujet où les préjugés sur l'effet néfaste du tourisme vont bon train. L'exposé fut ainsi décliné en trois parties : le patrimoine aborigène ainsi que les dimensions néfastes puis bénéfiques du tourisme.

Tout d'abord, les intervenants ont mis en avant le cas particulier d'Uluru, aujourd'hui symbole mondial de la riche et singulière culture aborigène. En effet, la population aborigène considère la transmission de ses valeurs, de son patrimoine, comme un devoir. Or, ce peuple ne compose que 2% de la population australienne. Pour parvenir à leurs fins, deux voies s'offraient ainsi à eux. La première consistait en un repli identitaire. Mais ils adoptèrent la posture inverse : pour rendre durable leur patrimoine et l'essence de leur culture, le mieux était encore de s'ouvrir au monde.

A partir de ce constat fut abordé le thème du tourisme à travers son caractère controversé, c'est à dire avant tout comme un banal secteur commercial, recherchant le développement et le profit économique, accompagné de son lot d'inconvénients. Les exposants abordèrent ainsi la thèse alarmante et les aspects néfastes souvent plaqués au principe même de tourisme. J'entends par là le développement inégalitaire des territoires, parfois au détriment de l'industrie et de l'agriculture, ou encore l'entrave à la diversité des emplois, sans compter la mutilation du paysage, la pollution et le phénomène de récréation culturelle.

Toutefois, malgré ces travers, le tourisme est salubre pour les spécificités locales. Mais comment cela est-il possible ? Tout d'abord en acceptant que la sauvegarde d'un patrimoine puisse venir de l'extraterritorial. La société de conservation met ainsi des lieux en avant à l'échelle globale, rendant légitime l'identité singulière du lieu. Ici, dans le cas des Aborigènes, cette proclamation à l'échelle mondiale de leurs particularismes leur a permis d'accéder à une reconnaissance, notamment de la part de la population blanche, qui abandonna le concept de « White Australia Policy ».

Mais le tourisme, en sus du développement d'une « polyethnicité » et d'un renforcement de l'identité locale, s'inclut dans une dimension de déterritorialisation du politique. En effet le tourisme, au delà des manipulations dont il peut faire l'objet de la part des « gouvernants », met tout simplement les populations en réseaux. Ce faisant, grâce à cette logique réticulaire, il jette toute la lumière sur des situations particulières et conditionne l'évolution des sociétés en général.

Le débat qui s'en suivit se concentra sur trois axes principaux : la question de l'impact du tourisme sur le local, l'articulation local-national et enfin la notion d'altérité.

Ainsi, le premier thème naturellement abordé fut sans surprise : la peur de l'uniformisation des cultures au sein d'une grande société monde est-elle justifiée ?

Au terme des échanges s'est imposé un point de vue : les cultures évoluent. Et ces mutations sont naturelles, intrinsèques à toute population. Pourquoi, dès lors, considérer les changements provoqués par l'interférence d'une culture locale avec les touristes comme dangereux ? De plus, le tourisme, loin d'uniformiser contribue à l'affirmation du local. En réalité, le bénéfice est mutuel : au niveau de l'Etat comme de la région (si on excepte quelques malheureuses situations où un gouvernement dictatorial régule de manière autoritaire le développement du local). Mais il ne s'agit pas ici d'un danger intrinsèque au tourisme. La seule « déviation » sérieuse apportée par le tourisme est finalement l'apparition d'un folklore sur commande. Ce danger était d'ailleurs déjà souligné en 1976 par Félix Houphouët Boigny, alors président de la Côte d'Ivoire : « Le tourisme est à mes yeux l'occasion de mieux exprimer ce que nous avons d'authentique et de rare, qu'il ne soit jamais chez nous une caricature de nos traditions ancestrales et une atteinte à notre sensibilité ».

Ensuite, et pour répondre à cette inquiétude, nous avons constaté une participation accrue du local face à l'échelon national. Avec, par exemple, l'implication croissante des Aborigènes dans la gestion du Parc National australien comprenant Uluru.

Enfin, la discussion a également beaucoup porté sur la relation entre tourisme et altérité. Il en est ressorti que quelque soit le type de tourisme, du plus culturel au plus récréatif, la démarche touristique est toujours la même : la recherche d'une certaine dose d'altérité (certes à différents degrés) dans un lieu éloigné du quotidien.

Le débat s'est ainsi cristallisé autour de la question de savoir comment gérer la relation entre tourisme et conservation. Mais peut-être eut-il été nécessaire de remonter à la source de la controverse : pourquoi conserver ? La notion de culture n'est-elle en réalité qu'une valeur occidentale, loin d'être une préoccupation universelle ? De quel point de vue se place-t-on pour la définir ?

Bref, cette séance, tout en laissant des questions en suspens, nous a donc permis d'écarter les lieux communs et de réaliser que la notion de tourisme est bien plus complexe qu'au premier abord, puisque par l'inclusion du local dans le réseau mondial, paradoxalement, elle en préserve la spécificité.